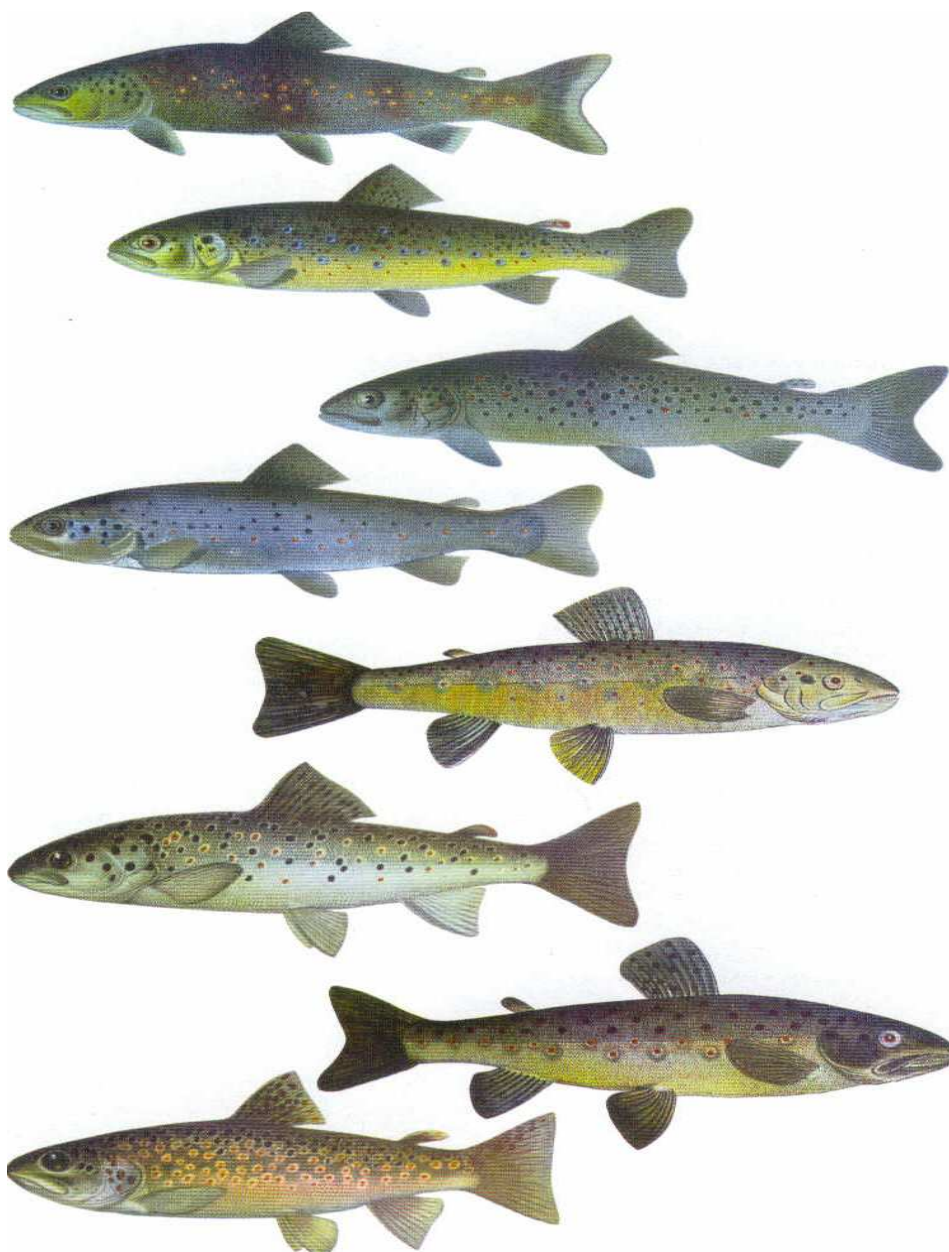


La première catégorie

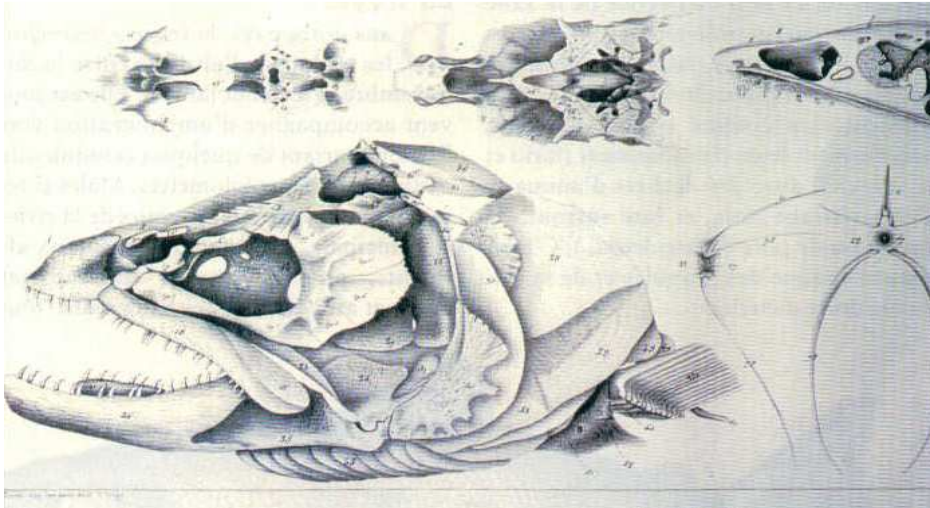
La truite fario : la reine des montagnes
Salmo Fario (famille des Salmonidés)

« La truite n'est pas seulement l'un des poissons les plus agréables au goût, elle est encore un des plus beaux. Ses écailles brillent de l'éclat de l'argent et de l'or ; un jaune doré mêlé de vert resplendit sur les côtés de la tête et du corps. Les pectorales sont d'un brun mêlé de violet ; les ventrales et la caudale dorées ; la nageoire adipeuse est couleur d'or avec une bordure brune, l'anale, de pourpre, d'or et de gris perle, la dorsale parsemée de petites gouttes purpurines ; le dos relevé par des taches noires, et d'autres taches rouges entourées d'un bleu clair réfléchissant sur les côtés de l'animal les nuances vives et agréables des rubis et saphirs » {Etienne de Lacepède}



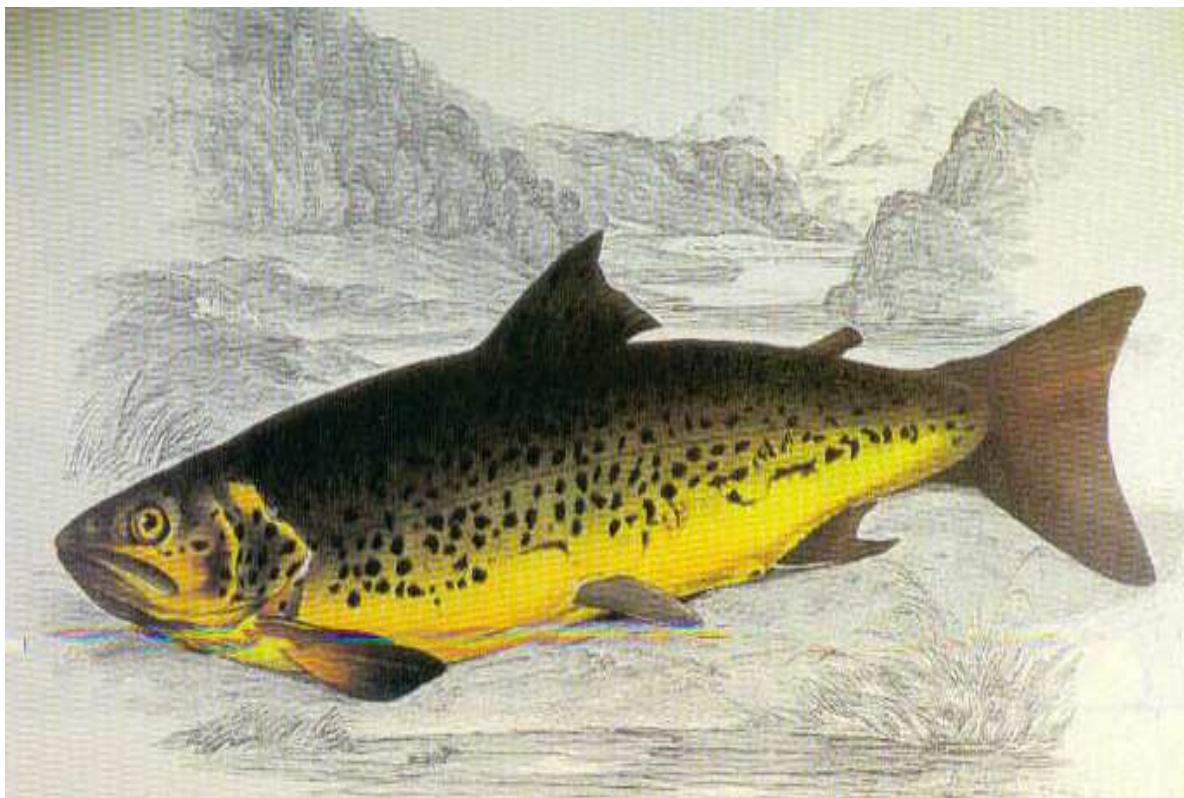
Taxonomie et classification

La première mention du nom de ce poisson en langue française apparaît en 1555 dans le livre de Pierre Belon du Mans sur *La nature et diversité des poissons avec leurs portraits représentés au plus près du naturel*. Il y décrit la « truitte anciennement nommée salar et la truitte saulmonière ou truitte saulmonée ». Le nom « truitte » puis « truite » viendra du latin *tructa* qui d'après Vavon, citant Sir Herbert Maxwell, dériverait lui-même du grec *troktes*, qui pourrait se traduire approximativement par « vorace ». La truite serait donc le poisson vorace par excellence. Ceux qui ont vu une fario chasser à grands coups de mâchoires dans une bande de vairons reconnaîtront bien là un des traits de caractère essentiels de l'espèce. Successeurs de Lapeyroux au Muséum d'histoire naturelle, Valenciennes et Cuvier en avaient d'ailleurs rajouté en baptisant la belle mouchetée *Salmo ferox*.



Parmi de très nombreuses appellations scientifiques dont les savants ichtyologistes ont affublé la truite, *Salmo variabilis*, aujourd'hui obsolète, fut sans doute un de celle qui correspondait le mieux à la réalité. Peu de poissons en effet présentent autant de différences de taille, de robe ou de comportement que la truite commune. Le fait était déjà consigné par Lapeyroux qui rapporte que « dans le seul département de la Seine-Inférieure, on connaît dans différentes rivières sept ou huit variétés de truites qui diffèrent entre-elles par la couleur, les taches, etc. ». Et que dire de la différence de morphologie et de robe, si l'on compare cette fois les truites de régions différentes ! Blondes et grasses truites normandes, noires et nerveuses truites des ruisseaux bretons, truites zébrées de la Loue ou du Doubs, truites bleues du Vivarais, truites rousses de la Tuyère... Dans sa quatrième ou cinquième année, une truite de ruisseau pyrénéen ou de torrent alpin ne dépassera pas les cent cinquante

grammes, quand sa cousine normande atteindra facilement les trois livres, sans parler des truites de lac, qui peuvent au même âge, dépasser les dix kilogrammes. En général le dos, les flancs et les opercules sont parsemés de taches noires, rondes ou en croix, de dimensions variables. Les fameux points rouges sont eux, présents ou absents, petits, gros ou « éclatés » (chez la truite corse), ocellés ou quelquefois auréolés de bleu. La couleur du dos varie du noir au vert clair en passant, chez certaines souches ou « races », par le gris bleuté ou toutes les nuances de brun. Les flancs peuvent être argentés, dorés, nacrés ou jaunâtres. Le ventre enfin est jaune, blanc, ou peut présenter toutes les gammes de mélange entre ces deux teintes. Les nageoires varient du jaune au gris en passant par le brun. Au cours de centaines de milliers d'années d'évolution, chaque région et même quelquefois chaque rivière a sélectionné des variétés ou races de truites qui leur sont devenues propres et surtout parfaitement adaptées. La nature des sols, l'altitude, la pente du cours d'eau, les écarts de température, le type de nourriture disponible et bien d'autres facteurs encore sont à l'origine du très grand polymorphisme de l'espèce. Mais que cette extrême diversité qui se manifeste surtout dans les tailles, les formes et les robes, ne nous trompe pas : les truites de rivière ou de ruisseau (*Salmo trutta fario*), les truites de lac (*Salmo trutta lacustris*) et les truites de mer (*Salmo trutta trutta*) ne sont que ce que les scientifiques appellent aujourd'hui des « formes écologiques » d'un seul et même poisson, la truite commune.

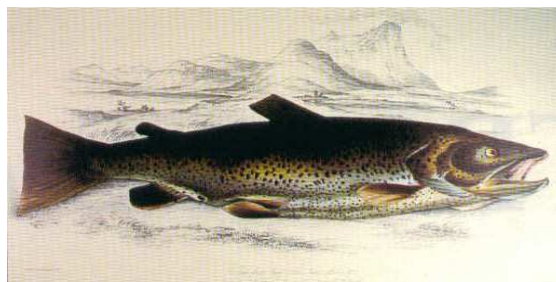


Classification

C'est en 1758, dans la deuxième édition de son *Systema Naturae* (sa gigantesque œuvre de classement des espèces), que Carl von Linné, le génial naturaliste suédois, classe *Salmo trutta* comme l'espèce numéro trois du genre *Salmo*. Le saumon atlantique *Salmo salar* occupait bien évidemment le premier rang, mais en seconde position, Linné plaçait *Salmo eriox*, espèce « douteuse » pouvant aussi bien se rattacher au saumon qu'à la truite de mer ou de lac. En fait, dès le début de la systématisation des espèces, le père de la classification et de la nomenclature modernes butait sur la détermination de l'espèce *trutta*. Il aura fallu attendre plus de deux siècles et la notion de « formes écologiques » pour comprendre qu'une même espèce peut, selon le biotope où elle vit, exprimer des caractères bien différents.

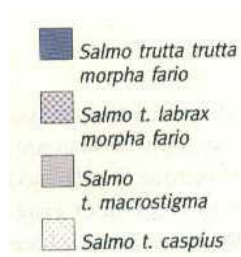
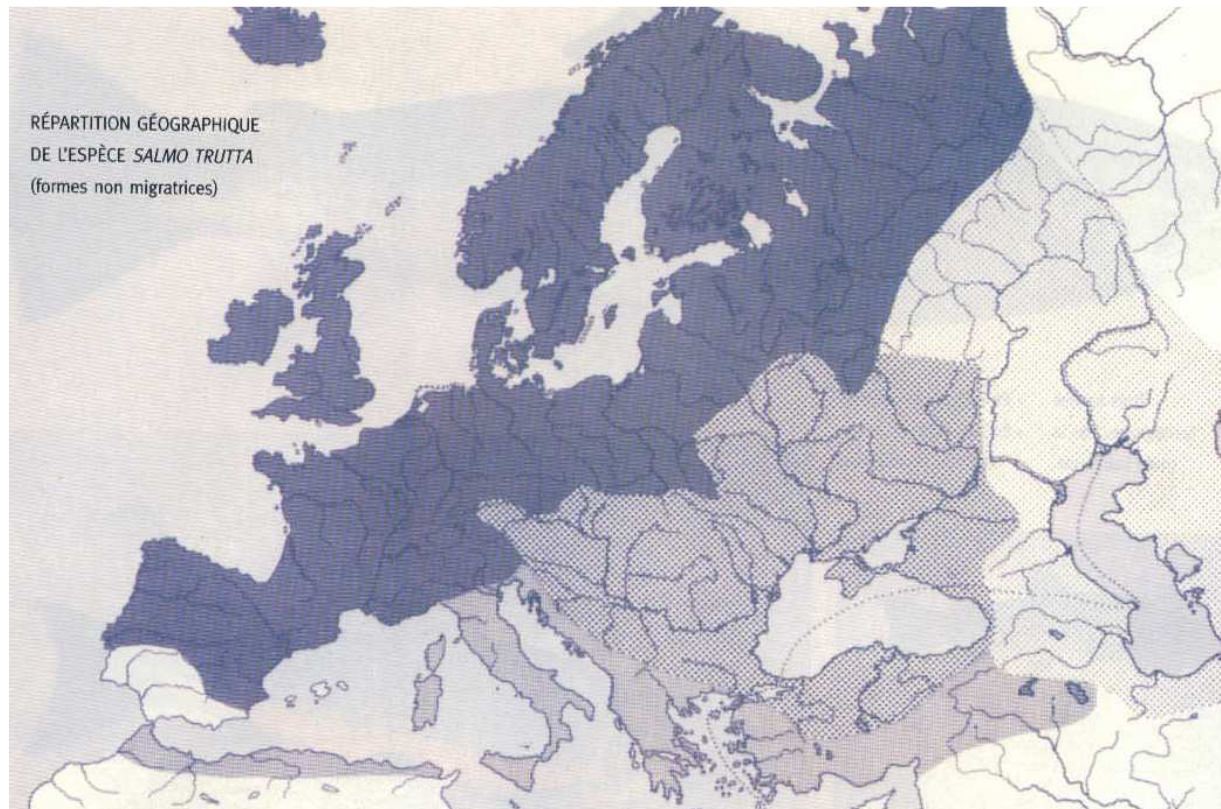
Pour revenir aux truites, il faut également distinguer, à côté des formes écologiques que nous avons précédemment signalées (truite de ruisseau, de lac et de mer), des sous-espèces distinctes bien individualisées. Un point commun à toutes ces truites est qu'elles sont originaires de l'ancien monde : Europe, Asie Mineure et Afrique pour au moins une espèce, *Salmo trutta macrostigma*, truite du Maghreb, autrefois commune à une grande partie du bassin méditerranéen, depuis l'Atlas marocain en passant par l'Algérie, la Tunisie, la Sicile, la Sardaigne et la Corse. La truite marmorata dite encore truite marbrée (*Salmo trutta marmoratus*) est, elle, originaire du bassin de l'Adriatique. Elle existait autrefois dans les affluents de Pô et dans les nombreuses rivières yougoslaves (Neretva). Les gros sujets atteignaient les poids records de cinquante livres.

Sur tout le pourtour de la mer Noire, *Salmo trutta labrax* remontait frayer dans les fleuves d'Europe centrale, de Russie et de Turquie. Dans le bassin de la Caspienne, *Salmo trutta caspius* atteignait elle aussi, paraît-il, une taille et un poids exceptionnels. En continuant vers l'est et donc, vers l'Asie, dans la mer d'Aral, qui aujourd'hui rétrécit comme une peau de chagrin, on trouvait *Salmo trutta aralensis*. Enfin, en Afghanistan, dans le bassin de l'Amou-Daria, la truite la plus orientale que l'on connaisse : *Salmo trutta oxianus*.



Répartition géographique

Ainsi donc, du Finistère – en fait depuis l'Islande (rattachée par sa faune au continent eurasiatique) – jusqu'en Asie Mineure, en passant au nord par la Scandinavie et les îles britanniques et au sud par le bassin méditerranéen (Afrique du Nord y compris), nous trouvons des truites à travers toute l'Europe (voir carte).



La truite commune (*Salmo trutta trutta*) qui nous intéresse plus particulièrement, dont on doit admettre que l'ancêtre original est marin, a colonisé depuis l'Atlantique, la Manche, la mer du Nord et la Baltique, l'intérieur des terres et les îles que baignent ces mers. La pénétration de ce poisson vers les têtes de bassin était certainement à l'origine uniquement limitée par la longueur des réseaux fluviaux et les chutes infranchissables qui les barraient.

Tous les ichtyologistes sont d'accord aujourd'hui pour reconnaître que l'ancêtre marin a donné un peu partout naissance à des formes « enfermées » ou sédentarisées : nos truites de lac, de rivière (forme non migratrice) ou de ruisseau. C'est à la fin de la dernière glaciation essentiellement que ces différenciations se sont produites. Pour ce qui est des truites du bassin rhodanien et des autres bassins fluviaux méditerranéens, il nous faut admettre que ces poissons bien individualisés encore aujourd'hui ont pour ancêtre la forme maritime de la *macrostigma*, qui devait fréquenter les eaux méditerranéennes avant que ces dernières ne se réchauffent trop, bien longtemps avant la glaciation quaternaire. Pour cette sous-espèce, seules ont subsisté de nos jours les formes sédentarisées.

Si les truites des bassins qui se jettent dans la mer Noire (*Salmo trutta labrax*) ne sont que des sous-espèces de *Salmo trutta trutta*, en revanche, les truites de la Caspienne, mer intérieure d'eau douce, seraient, elles, au contraire une espèce bien distincte, ressemblant d'ailleurs énormément à certaines variétés de saumons atlantiques « enfermés » (*landlocked*) de Suède ou de Russie. Pour certains ichtyologistes, ces truites de la Caspienne ne seraient en fait rien d'autre que des saumons atlantiques très différenciés. Pour étayer leur théorie, ils font valoir qu'avant la dernière glaciation la Caspienne était en relation avec la mer Blanche, et donc l'océan Glacial Arctique, par les cours captés de la Volga (au sud) et des bassins de la Divina et Petchora (au nord). Par ces dernières rivières encore aujourd'hui fréquentées par *Salmo salar*, des saumons atlantiques auraient pu pénétrer dans la mer Caspienne et s'y trouver par la suite piégés. Des analyses génétiques permettraient aujourd'hui de confirmer ou d'infirmer cette théorie. Malheureusement, pour cause de barrages, de surpêche et de pollution, ces énormes truites de la Caspienne ont aujourd'hui disparu. En Asie, les truites afghanes subsistent-elles dans les rivières du Pamir ? Les Anglais n'avaient hélas pas manqué, il y a déjà plus d'un siècle, d'introduire dans ces eaux des truites du bassin de la Tamise, qui n'ont certainement pas manqué de s'hybrider avec elles. En Yougoslavie, mais surtout en Italie, les populations de truites marbrées, qui ont frôlé l'extinction, font aujourd'hui l'objet de programme de protection et de restauration sur un petit nombre de cours d'eau.

La *macrostigma*, notamment la souche corse, semble, elle, avoir disparu. Non pas, comme nous l'avons entendu dire, parce que les troupes d'occupation mussoliniennes ont jeté des grenades dans les cours d'eau de l'île, mais bel et bien du fait des alevinages et autres repeuplements perpétrés à grande échelle avec des poissons de pisciculture de souches continentales (souche atlantique, danoise le plus souvent) depuis la fin de la guerre. Car, si l'occupant italien ne grimait sûrement pas, grenades à la ceinture, en haut des ruisseaux de la

montagne corse, les hélicoptères ou les Jeep tout terrain de la garderie alevinent avec des boîtes Vibert²⁰ les plus hautes têtes de bassin. Au Maroc, il semble bien, de même, qu'à l'époque du protectorat, les Eaux et Forêts, par des introductions inconsidérées de truites métropolitaines, aient là encore éradiqué la *macrostigma* de la plupart de ses biotopes de l'Atlas. D'après un italien, la situation ne serait guère brillante en Sardaigne et en Sicile, où un braconnage éhonté sévit, mais il resterait néanmoins dans ces deux îles quelques ruisseaux reculés et difficiles d'accès où la sous-espèce aurait survécu.

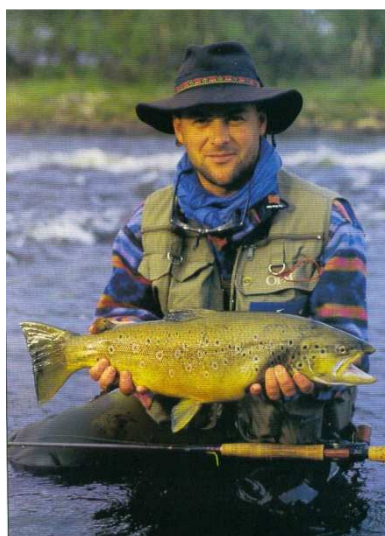


Biologie

Poisson territorial, dès le stade alevin, à son émergence du gravier, la truite fario occupe et défend un territoire dont la superficie grandit avec l'âge et surtout la taille du poisson. Adulte, elle se ménagera toujours une cachette ou poste de repos à proximité d'une place d'affût, où le courant lui apportera à domicile toutes les proies à la dérive. Très éclectique et opportuniste dans la recherche de la nourriture, la truite commune fait ventre de tout ce qu'elle trouve dans la rivière ou même au bord de l'eau. Pendant les deux premières années de la vie, les truitelles consomment surtout des insectes, des crustacés (gammars) et autres petites proies (vers, alevins, têtards, sangsues...). Devenue adultes, elles continueront à se nourrir aux dépens des insectes aquatiques (larves, nymphes ou imagos), comme des insectes terrestres tombés à l'eau (sauterelles, grillons, coléoptères, diptères...) et de toute la microfaune d'invertébrés benthiques (vers, crustacés, escargots d'eau...) qui vit cachée dans les herbiers et sous les pierres, mais elles n'hésiteront pas également à faire une chasse active aux vairons et autres petits poissons (goujons, chabots, truitelles...). Halford rapporte le cas d'une truite de trois livres, capturée à la mouche, dont le fond du gosier contenait une masse

compacte de Sherry Spinners (très petits éphémères), mais surtout dont l'estomac distendu révéla la présence de cinq écrevisses adultes, dont la plus grosse mesurait une douzaine de centimètres. Vavon cite l'exemple d'une truite de trois cent cinquante grammes dont on put compter dans l'estomac les restes de quarante-sept vairons à différents degrés de digestion, et d'une autre du même poids dont le contenu stomacal révéla la présence de huit gros hannetons intacts, d'une cinquantaine de petits hannetons de prairie, et enfin d'un énorme frelon. Des témoignages révèlent des truites ayant avalé des grenouilles, des oiseux de petites tailles, des couleuvres, des rats musqués... et nous pourrions ainsi citer de nombreux autres exemples qui, pour atypiques qu'ils soient, témoignent néanmoins bien de la voracité et du solide appétit de notre poisson.

En règle générale, le régime des truites est avant tout fonction du type de nourriture le plus abondant et le plus facilement disponible de la rivière. Ainsi, à l'aval des laiteries, les pêcheurs savent que rien ne vaut un morceau de lait caillé ou de crème de gruyère pour prendre une belle fario. Sur l'Ellé, en aval de l'usine de la conserverie morbihannaise, à l'époque de la mise en boîte des petits pois, c'était avec cet appât que les pêcheurs locaux réussissaient leurs plus beaux paniers. Enfin, il n'y a pas si longtemps, quand les petits abattoirs communaux déversaient leurs déchets (sang, morceaux de tripes ou de boyaux...) directement dans les rivières, les pêcheurs locaux savaient bien que c'était l'aval de l'égout de la salle d'abattage qu'on trouvait les plus grosses truites. Et d'ailleurs, jusqu'au début des années cinquante, les pisciculteurs, ou plutôt les trutticulteurs comme on les appelait, nourrissaient leurs pensionnaires avec des déchets d'animaux d'équarrissage (foie et rate surtout de vaches ou de porcs tuberculeux). C'était avant l'époque des granulés et de la salmoniculture diététique.



Le frai

Dans notre pays, le frai a lieu selon les régions et l'altitude entre mi-novembre et début janvier. Il est souvent accompagné d'une migration vers l'amont variant de quelques centaines de mètres à plusieurs kilomètres. Mâles et femelles remontent, soit le cours de la rivière principale, soit celui des ruisseaux affluents, pour y trouver un substrat adéquat afin d'y déposer leurs œufs. Tout comme chez le saumon, c'est la femelle, et elle seule, qui nettoie et creuse le sillon dans les graviers du fond où les œufs seront déposés, fécondés par les mâles et aussitôt recouverts. Ainsi enfouis, à l'abri de la lumière et des prédateurs, il leur faudra en moyenne trois mois, dans une eau à quatre ou cinq degrés Celsius, pour éclore. Jusqu'à la résorption complète de la vésicule vitelline, les alevins resteront eux aussi bien à l'abri dans les interstices²¹ des graviers et des petits galets qui constituent la frayère. Une truite d'un kilogramme pond environ deux mille œufs de teinte orangée et d'un diamètre compris entre quatre et six millimètres.



Quand elles frayent dans des conditions normales (granulométrique, hydrologique et climatique), le taux moyen d'éclosion des œufs de truites est voisin de quatre-vingt pour cent, ce qui est assez remarquable. En fait, tant qu'ils sont sous le gravier, les œufs embryonnés et les alevins vésiculés sont bien protégés et non à craindre qu'une faible mortalité, due essentiellement à la prédation par les larves d'insectes. La nature fait très bien les choses et n'a pas attendu l'invention de la boîte Vibert pour que les truites croissent et se multiplient. Hélas pour les truites et pour les pêcheurs, c'est après l'émergence

du gravier que les choses se gâtent. Entre le moment où les alevins qui ont résorbé leur vésicule vitelline sortent des interstices du gravier et la fin de la première année, le taux moyen de survie n'est plus que de cinq pour cent. Ensuite, nous apprennent les scientifiques, il faut compter sur un taux moyen de survie de trente à cinquante pour cent d'une année sur l'autre, et ce jusqu'à la cinquième année, en tenant compte d'une pression de pêche normale.



Le goulot d'étranglement de la production salmonicole d'un cours d'eau se situe donc au stade alevin-truitelle, durant la première année. Si la truite adulte est un formidable prédateur, l'alevin et la truitelle sont des proies pour toute une foule de bestioles à peine plus grandes qu'eux, qui vivent dans les ruisseaux et sur leur bord, depuis les larves de libellules, en passant par les vairons, les chabots, les anguilles, voire leurs propres parents, si ils sont restés dans les ruisseaux. Sur les berges, le martin-pêcheur est leur principal ennemi, la loutre s'attaquant surtout aux grosses truites. Il faut enfin déplorer

aujourd'hui le retour et même la prolifération de deux terribles prédateurs de truites adultes.

Dans les petits, moyens et même grands cours d'eau, le héron prélève et surtout blesse mortellement, surtout au moment du frai, un très grand nombre de précieux géniteurs. Enfin dans les moyennes et grandes rivières, ainsi que dans les lacs, les cormorans sont eux, capables de chasser à courre, jusqu'au plus profond des gouffres, des truites de la livre. L'efficacité de ces oiseaux est redoutable, et ces dernières années, en Bavière notamment, les peuplements de certains des plus riches cours d'eau à ombres et à truites d'Europe ont été pratiquement réduits à néant.



Le vairon : le plus petit
Phoxinus phoxinus (famille des Cyprinidés)

Taxonomie et classification

Phoxinus serait la latinisation du mot grec *phoxinum*, par lequel Aristote désigne un petit poisson d'eau douce dont il n'est pas sûr qu'il s'agisse du vairon, absent des eaux douces de la Grèce comme de toute la botte italienne et de la plus grande partie du bassin méditerranéen à l'époque. Dans leurs classifications, Linné puis Cuvier et Valenciennes le nomment tout d'abord *Cyprinus phoxinus*, reconnaissant dès le début son appartenance à la famille des Cyprinidés dont il est, avec l'able, un des plus petits représentants connus.

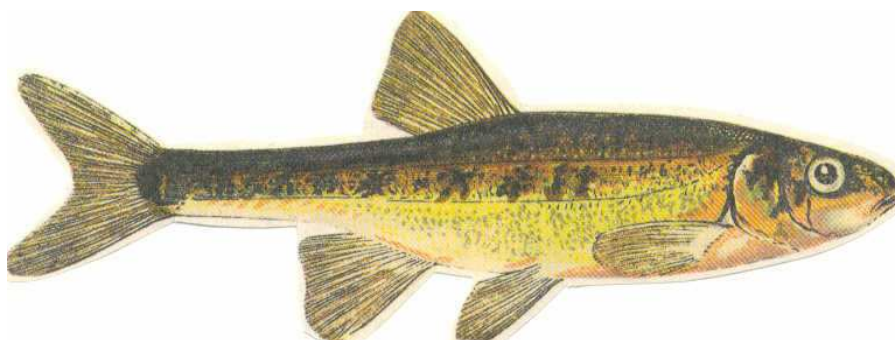


Biologie

Comme beaucoup de Cyprinidés, le vairon est une espèce grégaire qui vit en bancs de quelques dizaines à quelques milliers d'individus dans les grandes rivières. Très casaniers, les bancs d'une année sur l'autre occupent toujours, sauf bouleversement écologique, les mêmes sites, généralement bien connus des pêcheurs de truites au lancer, qui y effectuent facilement des prélèvements à la ligne ou à la bouteille. En effet, la voracité des vairons en fait des poissonnets très faciles à capturer. Tous les enfants et les pêcheurs de truites savent qu'il suffit d'un simple bout de ver pour en capturer plusieurs sans avoir à remplacer l'appât. Très éclectiques dans la recherche de leur nourriture, les vairons se nourrissent à leur échelle de tout ce qui bouge dans leur environnement. Comme pratiquement tous les alevins de Cyprinidés, les jeunes se nourrissent tout d'abord de phytoplancton puis de petites formes de zooplancton (daphnies, cyclops...). Les adultes consomment tous les petits invertébrés du fond des rivières : vers, larves d'insectes, petits mollusques. Lors d'éclosions de petites éphémères, voire de fourmis, des vairons ont même

quelquefois été observés gobant en surface. Aussi sympathiques paraissent-ils, les vairons sont souvent accusés d'effectuer une prédation importante sur les œufs de truite. Leur voracité est ici très exagérée, car elle ne peut porter que sur de très petits nombres d'œufs, qui échappent à l'enfouissement et qui, de toutes façons, entraînés par le courant, sont perdus. Une prédation non négligeable semble se faire, en revanche, à l'émergence du gravier, sur les alevins de truite et d'ombre, très vulnérables au cours des premiers jours. Mais ce n'est qu'un juste retour des choses, tant dans certaines rivières les vairons constituent le fonds d'alimentation des truites adultes.

La reproduction a lieu suivant l'altitude du cours d'eau et la température entre fin mai et la mi-juillet. Pour les populations vivant dans les parties basses des rivières à truites, le frai est précédé d'une petite migration dans le but de trouver des eaux plus fraîches et oxygénées. C'est en effet sur les fonds caillouteux recouverts de quelques centimètres d'eau seulement et à courant assez vif que mâles et femelles vont se réunir. Les grosses femelles qui peuvent atteindre la dizaine de centimètres pondent jusqu'à mille œufs d'environ un millimètre de diamètre. Les œufs adhèrent aux cailloux et l'incubation dure de cinq à dix jours selon la température. Les alevins deviennent sexuellement matures à deux ans pour les mâles, trois ans pour les femelles. La longévité est de six ans en moyenne. Peu de temps avant le frai, le mâle se pare d'une livrée nuptiale très colorée et bigarrée, d'où le nom d'arlequin que les enfants leur donnent à ce moment-là. Le dos et les flancs présentent des taches vert émeraude qui alternent avec des marques plus claires ou noir intense. Le dessous des mâchoires est souligné de rouge vermillon, ainsi que la base des nageoires. En outre, comme chez la plupart des Cyprinidés mâles, des boutons de noces blanc nacré apparaissent sur le dessus de la tête.



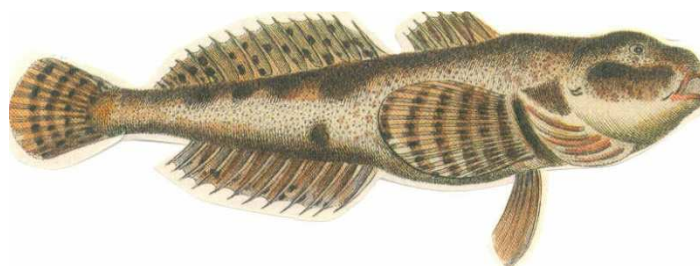
Répartition zoogéographique

Le vairon est le poisson d'eau douce qui a la plus grande distribution, puisqu'on le rencontre depuis l'Irlande jusque bien au-delà de l'Oural en Sibérie. Il est cependant absent d'une grande partie du pourtour

méditerranéen, et notamment d'Espagne (bien que les pêcheurs français et basques l'aient introduit en l'utilisant pour pêcher la truite dans de nombreuses rivières navarraises), de toute la péninsule italienne, de Corse, de Sardaigne ainsi que du Péloponnèse. Dans notre pays, l'espèce affectionne aussi bien les ruisseaux et petites rivières que les grandes rivières courantes de la zone à truite ou à ombre, type gave d'Oloron ou Doubs. Si l'on voulait simplifier, on pourrait dire qu'en Europe on trouve du vairon pratiquement partout où se trouve de la truite, depuis le torrent de montagne à plus de deux mille mètres d'altitude (comme les sources de l'Adour), jusqu'à la rivière de plaine et le fleuve. Le vairon est ainsi le seul Cyprinidés dont la niche écologique recouvre exactement celle de la truite commune. Sauf exception ou introduction, on ne le trouve pas dans les eaux stagnantes de type étang, quand c'est le cas, ce sont les canards et autres oiseaux migrateurs qui l'y ont implanté par le transport des œufs. Il se plaît cependant dans les eaux pures, limpides et bien oxygénées de certains lacs. Dans nombreux lacs d'altitude où les vairons sont présents, ce sont très souvent des pêcheurs de truites ou d'ombles chevaliers qui les ont relâchés à l'issue de leur partie de pêche. Très sensible à la qualité des eaux, les vairons ont disparu de nombre de biotopes pollués, eutrophiés, envasés ou simplement réchauffés.

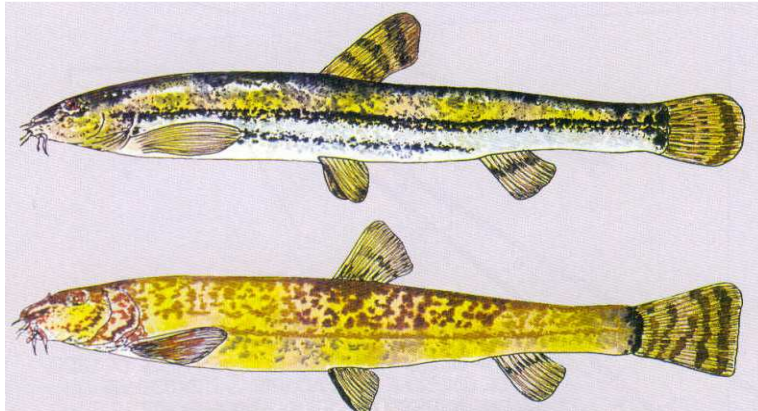
Le chabot : le mimétisme absolu
Cottus gobio (famille des Cottidés)

Il fréquente les mêmes rivières que la truite (dont il est la cible), fraîches et bien oxygénées, sur tout le territoire de l'hexagone, sauf la Corse. On le distingue difficilement du fond des graviers où il se tient : sa peau tachetée de brun est le plus habile des camouflages. Une grosse tête, un corps aplati et les nageoires pectorales en forme d'éventail permettent d'identifier ce poisson d'une douzaine de centimètres. Il se déplace très rapidement et chasse en solitaire sans quitter le fond de la rivière. Ses proies sont les larves d'insectes ou des mollusques, plus rarement des alevins. Entre mars et juin, le mâle aménage un creux dans lequel la femelle pond une centaine d'œufs (maximum cinq cents), et c'est lui qui surveille la ponte pendant une vingtaine de jours.



La loche de rivière et la loche franche
Cobitis taenia et *Cobitis barbulata* (famille des Cobitidés)

Les deux espèces de loches vivant dans nos eaux douces sont toujours de mœurs nocturnes et ne se capturent qu'exceptionnellement à la ligne mais il est parfois possible d'en prendre avec une épuisette à mailles fines en cherchant des écrevisses ou des petites bêtes par exemple.



La loche de rivière a le corps allongé et comprimé sur les côtés, il est aussi couvert de fines écailles. La loche mesure une dizaine de centimètres et sa couleur varie entre le jaune-beige et le brun clair. Les flancs sont parsemés de taches noires. La bouche est garnie de six barbillons mais surtout, elle se distingue par la présence d'un petit aiguillon sous chaque œil et cet aiguillon s'accroche dans les épuisettes.

La loche franche a le corps allongé et peut mesurer une douzaine de centimètres. Elle est recouverte de minuscules écailles à peine visible. Sa coloration varie entre le brun clair et le marron pour le dos et le ventre est plus généralement ocre. La tête est longue et aplatie et la petite bouche est ornée de six barbillons, les deux plus longs étant à la commissure des lèvres. La nageoire caudale est échancrée et les autres nageoires sont parsemées de points noirs. La loche franche est certainement la plus répandue.

La loche franche habite les rivières à débit soutenu mais elle se cantonne dans les zones calmes et envasées. Elle s'abrite généralement sous les pierres et est très appréciée des truites. A cause de sa chair ferme, elle est très recherchée par les pêcheurs pour l'employer sur les montures à truite ou à saumon mais cette pratique peut être interdite localement. Elle se prend parfois à la ligne en pêchant les vairons. Comme le chabot, elle cause des dégâts sur les frayères à truites. La loche de rivière se trouve plus volontiers sur les rivières de plaine à courant très lent. Elle reste sur les bordures et affectionne, quant à elle, les fonds de sable et de gravier.